

Les écrivains de « l'autre Québec »

Annick Duchatel

Volume 7, Number 1, Fall 2010

La littérature canadienne-anglaise

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/62205ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les éditions Entre les lignes

ISSN

1710-8004 (print)

1923-211X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Duchatel, A. (2010). Les écrivains de « l'autre Québec ». *Entre les lignes*, 7(1), 25–25.

Les écrivains de « l'autre Québec »

Le plus souvent bilingues, les « Anglo » du Québec s'activent de plus en plus pour faire se rencontrer les deux cultures, certains en traduisant d'autres. Même si les maisons d'édition anglophones québécoises restent rares, le dialogue est amorcé. / ANNICK DUCHATEL

La plupart des Québécois savent que Mordecai Richler repose au cimetière Mont-Royal. Que Saul Bellow (natif de Lachine) a valu à sa province natale un prix Nobel de littérature. Que Leonard Cohen (romancier avant d'être chanteur) habite dans le quartier portugais de Montréal. Mais sait-on que Trevor Ferguson, écrivain au rayonnement international, a grandi dans le quartier Parc-Extension et a été taxi de nuit à Montréal? Que Neil Bissoondath enseigne à Québec? Des noms comme Ann Charney, David Homel, Yann Martel ont franchi le mur des « deux solitudes ». De jeunes auteurs d'expression anglaise qui vivent à Montréal, comme Rawi Hage, Heather O'Neil ou Maya Merrick, ont bénéficié de traductions rapides en français et leur talent a été apprécié. Mais qui connaît, du côté francophone, des écrivains québécois anglophones comme Peter Behrens ou le poète David Solway?

DE L'INQUIÉTUDE À LA SÉRÉNITÉ

Gregory J. Reid, professeur à l'Université de Sherbrooke, souligne que si l'inquiétude à propos des droits linguistiques des anglophones a été un thème souvent abordé par des Mordecai Richler (*Oh Canada, Oh Québec!*) ou des Reed Scowen (*Time to Say Goodbye*), un nombre croissant

QUÉBEC, JE T'AIME

La romancière et nouvelliste **Judith Cowan**, originaire de Toronto, a élu domicile depuis 1973 à Trois-Rivières, où elle dit avoir trouvé une identité. « Dans cette petite ville isolée, les gens connaissent leur place et parmi eux, il y avait une place pour une anglophone d'origine irlandaise comme moi! » Ce sentiment d'appartenance se reflète dans les thèmes de ses nouvelles, qui se déroulent pour la plupart dans sa ville adoptive : « Chez les éditeurs de Toronto, on m'a dit "It's all about Québec". Mais le vrai sujet, c'est l'expérience humaine. »

L'auteure de romans policiers **Louise Penny**, Torontoise qui vit depuis longtemps au Québec et campe ses romans dans les Cantons-de-l'Est, a reçu la même remarque. Ses six livres sont aujourd'hui des *best-sellers* au Royaume-Uni et aux États-Unis, mais elle a eu du mal à trouver un éditeur pour le premier. « J'ai encaissé au moins 50 refus. On me disait qu'on n'était pas intéressé par quelque chose qui se passe dans la campagne québécoise. Ce n'est que lorsque j'ai trouvé une agente enthousiaste que les choses ont débouqué. »

Tous sont d'accord : la culture anglophone de l'édition, basée sur l'intermédiaire d'un agent littéraire et tournée vers l'international, est très différente. Une situation qui peut être à



PHOTO : MATHIEU BOURGOIS

Peter Behrens



PHOTO : TERRY BYRNES

David Solway



PHOTO : GROUPE WILLE-MARIE LITTÉRAIRE

Taras Grescoe



PHOTO : MARTINE DOYON

Judith Cowan



PHOTO : IAN CRYSLER

Louise Penny

d'auteurs, s'efforcent actuellement d'établir un pont entre Québec francophone et langue anglaise. Et certains le font avec un humour iconoclaste, comme **Taras Grescoe** dans son portrait très documenté du Québec actuel, *Sacré blues*. Élevé à Vancouver, le jeune essayiste a choisi depuis 14 ans de vivre en bordure du Mile-End. « Montréal est une ville très vivable pour un écrivain. Il y a une vie culturelle active, et les Québécois sont ouverts d'esprit. Je parle français et je ne voulais pas perdre le lien avec la culture française, ce qui aurait été le cas si j'étais resté à Vancouver. »

double tranchant. « Au Québec, auteurs et lecteurs gravitent dans un milieu plus homogène, dit Judith Cowan. Au Canada anglais, ils sont éparpillés. En outre, les agents représentent un besoin de profit supplémentaire et il est encore plus difficile de les convaincre que les éditeurs... »

Mais quand le succès est au rendez-vous, la différence est grande. « C'est l'avantage de la langue anglaise, qui permet un plus grand rayonnement, dit Taras Grescoe, qui, après avoir été publié au Royaume-Uni, travaille maintenant avec un éditeur new-yorkais. Et puis, il n'y a pas envers les auteurs anglo-québécois la condescendance que les Français peuvent avoir envers leurs "cousins" du Québec... » ❖